

Dans la série RAPATRIEMENT :

**« L'homme, dont la patrie et la terre natale ne peuvent se confondre,
ne sera jamais qu'un être écartelé en proie à de perpétuels déchirements »**

Pour que nos descendants n'oublient pas.

Exode par Antoine Pavia

« L'été touchait à sa fin, tout comme d'ailleurs la liesse quasi hystérique qui avait encombré quotidiennement nos rues depuis plus de deux mois pour célébrer la naissance du nouvel État. L'exaltation commençait à s'épuiser. Cette après-midi là, un charreton tiré par un vieux cheval avait porté nos bagages en gare de Bel-Abbès pour être aussitôt chargés dans un convoi en partance pour Oran. Ce n'était que peu de choses en vérité, quelques ballots cubiques que ma mère avait confectionnés dans l'urgence avec ses propres rideaux, dans lesquels était entassé tout ce qu'elle avait estimé indispensable pour remédier aux désagréments qu'un avenir réfrigérant aux contours flous ne manquerait pas de nous infliger. Il y avait là, des documents, quelques vêtements et bien sûr un lot surabondant de couvertures, l'essentiel d'un patrimoine acquis en un siècle de présence sur la terre algérienne, avec en plus, et c'est heureux, les quatre sous qu'avait rapporté la vente bradée de nos meubles. Accoudé à la portière de mon wagon quand le train s'était mis en branle, j'avais regardé douloureusement une dernière fois, défilant lentement devant mes yeux embués, cette ville que j'avais tant aimée, celle qui m'avait vu naître et où mon père reposait à jamais.

Ainsi donc, à mon tour, je cédaï. Je fuyais comme tous ces moutons de panurge qui m'avaient précédé et auxquels je n'avais pas voulu m'identifier. Mais parce que je ne connaissais pas d'autre terre que ce pays, parce que la France, ma patrie, ne représentait en fait pour moi que des choses étrangères à mes sens, à mes habitudes et à ma culture, je me refusais encore d'admettre que c'était un départ définitif. Je rejetais ce qualificatif de "rapatrié". Je n'étais plus en réalité qu'un expatrié, un apatride que "le vent de l'Histoire" emportait vers des lendemains incertains. Tous les mensonges dont on nous avait gratifiés pendant ces années noires me revenaient alors en tête et j'entendais encore, comme une mascarade, la phrase pompeuse du grand chef blanc vantant la grandeur, la beauté et la générosité de la France. Nous pouvions tous en témoigner. Tournez donc une bonne fois pour toutes votre page algérienne et n'y pensez plus, nous rabâchaient ces bonnes âmes du pouvoir comme pour s'absoudre de leur félonie. C'était vite dit. L'Algérie était le seul bien que nous possédions jusqu'alors. Et voilà que, en vertu du droit inaliénable d'un peuple de décider de son propre destin - un peuple dont curieusement nous étions exclus ! - Nous devons décamper sans tambour ni trompette. Je n'étais plus qu'un misérable quidam en cavale comme un million de ses frères, une espèce humaine désormais en voie d'extinction de qui on exigeait qu'elle vive et meurt discrètement, en catimini, comme pour purger une peine honteuse dont elle ne se sentait pas coupable.

Sur le port d'Oran, juste avant l'embarquement, j'avais dû sacrifier à l'obligation nouvelle du bakchich pour éviter le saccage de nos paquets, un odieux racket que se permettaient désormais dans ce pays tous ceux qu'on avait investis de la moindre parcelle de pouvoir. Un dernier regard vers Santa-Cruz, notre "bonne mère" esseulée là-haut sur sa colline, et enfin le long signal sonore annonçant notre départ qui avait libéré nos cœurs d'une angoisse sous-jacente. Le "Sidi-Bel-Abbès" - un dernier clin d'œil du destin - pouvait alors larguer ses amarres et entamer une traversée plus que maussade que seul avait égayé le comportement impulsif d'un énergumène, visiblement désespéré, qui voulait balancer son épouse par dessus bord au prétexte qu'il fallait mettre à profit ce nouveau départ dans la vie pour remettre le compteur conjugal à zéro. On avait eu du mal à lui faire comprendre que ces mœurs n'avaient plus cours depuis longtemps.

Parmi la foule des réfugiés qui le lendemain avaient débarqué à Port-Vendres, des gens modestes qui maîtrisaient à peine notre langue, erraient sur le quai dans un total désarroi. Ils n'avaient pour tout bagage que quelques couffins en raphia renfermant l'essentiel de leur bien, c'est-à-dire pratiquement rien. Livrés à eux-mêmes et n'ayant aucune idée de leur future destination, ils devaient se fier aux seuls caprices du hasard. C'était bizarrement comme si l'on avait opéré un brusque retour en arrière, cent ans plus tôt, à l'époque du peuplement colonial, quand nos aïeux poussés par la misère avaient touché pour la première fois le sol africain, cet eldorado qu'on leur avait fait tant miroiter. Seul le lieu du débarquement avait changé. Il s'était déplacé au nord, sur la rive opposée, comme si, délibérément,

on avait voulu faire l'impasse sur cette parenthèse algérienne qui se terminait lamentablement. Un service d'accueil sur l'aire de la petite gare tentait tant bien que mal d'orienter tout ce monde suivant les destinations désirées. Dans le brouhaha ambiant, il m'avait fallu décliner la mienne à haute voix : Chartres ! Le chef-lieu d'Eure-et-Loire d'où j'avais pu au préalable établir de fragiles contacts professionnels. Peut-être par simple mimétisme mais plus vraisemblablement parce que je leur offrais sans me rendre compte une opportune bouée de sauvetage, la plupart des personnes me succédant dans la file avaient à leur tour opté pour "Tchartre" un choix presque unanime qui avait tout de même surpris le préposé au dispatching qu'un tel engouement pour la capitale de la Beauce avait rendu perplexe. Avant de grimper dans le convoi qui devait nous amener vers Paris, étape obligatoire, on avait dû encore supporter sans broncher la perfide recommandation d'avoir à cacher nos origines dans la mesure du possible, eu égard à la détestable réputation qui nous avait précédé. Comme si d'un coup de baguette magique, nous allions pouvoir occulter notre accent du sud, si révélateur. Et pourquoi donc, en fait, devrions-nous le cacher cet accent ? N'était-il pas un élément essentiel de notre identité, l'étendard qu'il nous fallait au contraire brandir bien haut pour marquer notre différence et affirmer notre volonté d'exister tels que nous étions et que nous voulions rester ?

L'arrivée à Paris avait aggravé le malaise. Il y avait certes sur l'esplanade de la gare un stand d'accueil destiné aux rapatriés - on ne pouvait pas le manquer, c'était écrit en grosses lettres sur un large panneau - mais hélas derrière son large comptoir, on avait eu droit qu'au vide absolu. Visiblement, le problème des réfugiés semblait être définitivement réglé et tant pis pour les retardataires. Un agent de la SNCF avait bien voulu nous indiquer sur une carte murale l'endroit où prendre le bus qui devait nous déposer en gare de Montparnasse d'où partaient les trains en direction de Chartres. Nous voilà donc en file indienne, déambulant à travers les rues de la capitale sous un ciel automnal. Une cohorte insolite de gens désemparés, les traits flétris par un soleil désormais boudeur, portant à bout de bras toutes sortes de paquets hétéroclites sous le regard intrigué des passants. À l'arrêt du bus, il nous avait encore fallu endurer les sarcasmes humiliants de la receveuse, une mégère en uniforme qui s'était jurée de caser dans l'ancre de son véhicule, déjà bourré à moitié, l'exotique cargaison humaine groupée sur le trottoir qu'avait vite entourée une foule de badauds captivés par le surprenant spectacle de cirque offert par une dompteuse improvisée encageant ses fauves l'un après l'autre. Il ne lui manquait que le fouet. Mise en verve par un auditoire réjoui qui lui avait attribué d'emblée le rôle principal, elle prenait un plaisir pervers à claironner haut et fort sa perplexité quant aux origines obscures de cette tribu de métèques, des ploucs à l'évidence arrivant d'on ne sait où, qu'elle allait devoir coûte que coûte tasser dans l'étroit couloir du bus. Michel, compagnon d'infortune, agrippé comme moi à la barre horizontale, qui avait deviné à mon teint livide toute la rage contenue, m'avait alors esquissé un léger sourire en haussant les épaules : à quoi bon se révolter, mieux valait laisser courir, on n'était pas encore au bout de nos peines.

Engourdis et à demi asphyxiés, nous étions quand même arrivés à Montparnasse quelques minutes avant le départ de notre train. Nous l'avions pris d'assaut, les plus jeunes aidant les anciens à se hisser jusqu'aux couloirs des voitures. Car, bien sûr, les places assises étaient déjà occupées par des gens portant bien, complet-veston de rigueur, confortablement calés dans des fauteuils douilletts et concentrés sur la lecture de leur quotidien dont la une avait depuis longtemps évacué le problème algérien et son désobligeant cortège de malheurs. Ils daignaient de temps à autre jeter un regard ennuyé sur cette dérangeante promiscuité, tous ces dos courbés de fatigue et d'humiliation, ces vieux aux visages fripés assis pêle-mêle à leurs pieds sur des valises aussi cabossées que leur cœur, parmi lesquels ma mère recroquevillée sur elle-même, sa petite-fille dans les bras, un sourire triste figé sur les lèvres. Je mesurais alors l'ampleur du mal qui corrompait les esprits. On avait fabriqué un coupable idéal sur qui jour après jour on avait déversé toutes sortes d'accusations qui justifieraient, le moment venu, le dénouement peu glorieux de l'affaire algérienne. Le responsable, ce galeux d'où venait tout le mal, ne pouvait être bien sûr que le pied-noir, cet indigne personnage qui impunément avait fait suer le burnous pendant si longtemps. Il y avait parmi nous des revanchards, ceux qui avaient encore la force de lever le poing et qui ne voulaient pas admettre l'inéluctable issue de cette aventure, et les autres, les plus nombreux, ceux qui s'étaient résignés à courber l'échine. Je refusais ces comportements extrêmes, je n'avais aucune envie de crier vengeance mais il n'était pas question pour autant d'accepter d'autres humiliations ?

On en avait eu notre compte. La France, oui d'accord, mais pas à n'importe quel prix.

Et je restais persuadé que l'homme dont la patrie et la terre natale ne pouvaient se confondre ne serait jamais qu'un être écartelé en proie à de perpétuels déchirements.
J'ai eu tout le temps depuis pour vérifier dans ma chair que cette hasardeuse assertion n'était pas dénuée de fondement. Mais n'était-ce pas cela qui nous a donné la force de résister pour mieux répondre au défi qui nous était imposé ? »